poudre, on garda pour les besoins de la défense douze cents projectiles et cent tonneaux de poudre.

Une partie de la bande de Palacios vint déposer ses armes, mais le chef demeura caché au fond des bois; c'est alors qu'on apprit l'entrée de Mejia à Matamoros et la soumission de Cortina. Voici ce qui s'était passé : le contre-amiral Bosse, commandant l'escadre du golfe du Mexique, occupait, depuis le mois d'août, l'embouchure du Rio-Bravo, avec le *Darien*, le *Colbert* et la *Drôme*, à laquelle n'avait pas tardé à venir se joindre la *Bellone*. Le capitaine de vaisseau Véron était débarqué le 22 août avec 400 marins, et avait pris possession de la petite ville de Bagdad, située sur le fleuve, à cinq lieues au-dessous de Matamoros. Quant à s'emparer de Matamoros, à 45 kilomètres de la mer, occupée par Cortina avec 400 fantassins, 500 cavaliers et 12 pièces de canon, il n'y fallait pas songer. L'amiral se contenta donc de bloquer l'embouchure du fleuve et de le faire remonter par quelques embarcations qui tiraillaient avec les postes ennemis, embusqués sur la rive. La situation était compliquée par la présence simultanée, sur le territoire américain, des confédérés et des fédéraux. Les premiers étaient maitres du fort de Brownsville, en face de Matamoros, et l'occupaient par une force de 300 cavaliers. Les autres avaient, dans une île voisine, 900 hommes, dont 200 soldats nègres. Les uns et les autres cherchaient à gagner l'amiral à leur cause; les confédérés surtout, comptant sur sa sympathie, s'offrirent à l'aider dans l'attaque de Matamoros; les fédéraux, au contraire, penchaient pour Cortina. Celui-ci vint, le 6 septembre, déployer ses troupes devant Bagdad, et feignit d'attaquer cette petite ville; mais en même temps, il faisait passer sur la rive américaine 400 hommes, qui allaient seconder les fédéraux dans leurs entreprises contre les confédérés. L'amiral protesta auprès du colonel Day, commandant les fédéraux, et demanda l'internement des troupes qui étaient passées sur le territoire américain. Le colonel répondit évasivement qu'il n'avait pas connaissance officielle de l'arrivée des Mexicains et qu'il s'efforcerait de les empêcher de repasser la frontière, puis il vint lui-même à Bagdad annoncer l'intention où se trouvait Cortina de faire sa soumission à l'empire. Pendant que Cortina était sur le territoire américain, son lieutenant, Canales, s'était prononcé contre lui et s'était emparé du commandement. Les confédérés soutenaient Canales, les fédéraux tenaient pour Cortina; l'intention des uns comme des autres était de se rendre maitres de l'artillerie qui se trouvait dans Matamoros. Deux pièces mexicaines furent ainsi transportées sur le territoire américain, malgré la présence des embarcations françaises, et la garnison de Matamoros fit feu sur une de ces embarcations, portant le pavillon parlementaire. L'amiral n'avait aucun moyen de venger cette insulte, lorsque enfin Mejia arriva avec ses troupes et prit possession sans coup férir de la ville de Matamoros. Cortina, ne pouvant descendre sur San-Fernando, qui était occupé par la contre-guérilla, et empêché, d'autre part, par la surveillance de la marine, de traverser le Rio-Bravo, prit le parti de faire sa soumission à l'empire, en remettant les 15 pièces de canon qui restaient dans Matamoros. Canales alla rejoindre les confédérés à Brownsville.

Le capitaine Véron avait refusé de traiter avec Cortina, qu'il considérait comme un bandit; Mejia se montra moins scrupuleux, et conféra à ce bandit le grade de général de division. Cinq mois plus tard, Cortina, après avoir profité de sa présence dans la division Mejia pour en débaucher la moitié au profit du parti libéral, se déclara de nouveau pour Juarès. Sur le moment, il donna le commandement de San-Fernando à son ancien vaquero, Palacios, qui ne savait ni lire ni écrire. Le général Mejia fut nommé commandant militaire des provinces de Cohahuila, de Nuevo-Léon, et de la partie nord du Tamaulipas. Le colonel du Pin fut chargé de veiller sur Tampico et Vittoria. La contre-guérilla mit dix-huit jours pour faire la route de San-Fernando à Vittoria, sur une distance de quarante-huit lieues, au milieu de populations qui réclamaient avec instances les secours de l'armée française contre le brigandage.

Le passage du Pilon, torrent de trente pieds de profondeur sur cinquante mètres de largeur, fut particulièrement dramatique. La colonne n'avait d'autre moyen de passage que deux canots faits de troncs mal équarris, sans gouvernail ni proue. On ne pouvait cependant songer à reculer, et l'hacienda de San-Antonio, où l'on s'était arrêté, n'avait pas d'approvision-

nement de vivres, il fallait donc passer à tout prix. On tua des taureaux sauvages, dont les peaux servirent à faire des lanières qui, tressées à l'aide d'une roue de canon, donnèrent des câbles, d'autres peaux gonflées servirent d'outres, la démolition d'un hangar procura des madriers; avec tout cela, on improvisa un pont volant sur lequel on passa les pièces d'artillerie. Le même jour, il fallut traverser le Rio-Purificacion, très large, mais presque guéable; les escadrons, formés en bataille, s'avancèrent en rompant le fil de l'eau, chaque cavalier portant, attachées autour du cou, ses armes, ses chaussures et ses cartouches. Le passage de la Corona présenta le lendemain plus de difficultés; il y avait assez d'embarcations pour le personnel et le matériel, mais il restait à faire passer les chevaux et les canons. Après avoir lancé comme d'habitude les chevaux en troupe, escortés sur les deux flancs par les nageurs indiens, on en vint aux cinq grosses pièces d'artillerie; quarante nageurs attelés à un cordage les entrainèrent successivement : comme tout disparaissait sous l'eau, des plongeurs se mirent à pousser aux roues et abordèrent enfin l'autre rive, au milieu des cris de joie des Indiens (1).

La contre-guérilla, grossie par de nombreux engagements et par un renfort de 300 hommes amenés des trois provinces de l'Algérie, fut portée à l'effectif de 1,000 hommes. L'administration de la province était organisée : il restait à combattre des bandes, dont le principal chef était un nommé Pedro Mendez. Obéissant au mot d'ordre de Carbajal, et retranché dans la ville de San-Carlos, il avait attaqué Ximenès, à 25 lieues au nord de San-Carlos, pillé un convoi considérable et enlevé deux pièces de canon qui rejoignaient la contre-guérilla; en passant, il avait fait pendre l'alcade et les autorités coupables d'avoir salué le colonel du Pin. Deux escadrons, commandés par le lieutenant Isabey, furent lancés à sa poursuite, les pièces furent reprises, une dizaine de bandits, signalés comme les assassins des autorités de Ximenès, furent saisis et pendus. Pendant ce temps, Mendez tombait sur une hacienda située à trente lieues de là, la pillait et pendait le majordome, avec deux guides de la colonne

(1) De Kératry, *La contre-guérilla au Mexique.*

française. Il emmenait ensuite, comme recrues, de nombreux Indiens pris au *lasso*. Cependant, sur 300 hommes envoyés d'Afrique, 87 furent enlevés à Tampico par le vomito, ainsi que 2 officiers de la contre-guérilla, restés pour les attendre. D'autres périrent en route, 167 seulement, arrivèrent à Vittoria. Pour donner une idée de l'insalubrité du climat, il suffira de dire que le vent du nord soufflant la nuit, le thermomètre descendait le matin à dix degrés au-dessous de zéro, pour monter, dans l'après-midi, jusqu'à trente-six degrés de chaleur. La contre-guérilla resta à Vittoria, jusqu'au mois de décembre, occupée à des expéditions continuelles contre les bandes de Mendez; il se passait peu de jours où quelques hommes de la contre-guérilla ne tombassent pas sous les balles de bandits embusqués, et fréquemment, en revanche, bon nombre de ces derniers étaient pendus, comme eux-mêmes, d'ailleurs, pendaient tous les habitants suspects à leur guise. On ne peut s'empêcher d'admirer le sang-froid avec lequel tous ces gens subissaient leur sort; ils jouaient une partie et la perdaient en beaux joueurs. Assis tranquillement devant le foyer, pendant l'audience sommaire de la cour martiale, ils demandaient cavalièrement une cigarette, qu'ils savouraient jusqu'à la dernière bouffée; puis la cigarette achevée, toujours impassibles, ils se levaient en prononçant le mot sacramentel en espagnol : *A la disposicion de Vd., señor*. C'est ainsi qu'ils s'en allaient dans l'autre monde. Un seul fit exception pendant ces excursions autour de Vittoria, ce fut Perfecto Gonzalès, le pillard de Villagran. Il voyageait isolément, se disant malade et fatigué, et demandant à coucher dans une case du rancho occupé par la colonne. On le fouilla, il avait sur lui plusieurs revolvers, et dans la garniture intérieure de son sombrero, on trouva plié son brevet de lieutenant-colonel juariste, au milieu de proclamations appelant les Indiens au massacre des Français. Reconnu par des gens de Villagran, il finit par avouer qu'il était venu en espion; quand il connut le sort qui lui était réservé, le désespoir s'empara de lui; supplications, menaces, promesses de rançon, s'échappèrent de ses lèvres, et *il mourut mal*, dit M. de Kératry. Un détachement des troupes de Mejia, sous les ordres du colonel Balderos, vint, le 7 janvier, relever la contre-guérilla à Vittoria, après avoir battu la

bande de Mendez, mais sans pouvoir s'emparer du chef. Bientôt Carbajal leva de nouveau l'étendard républicain et le général Cortina trahit ouvertement l'empire. La ville de Vittoria fut reprise et occupée par Mendez, le 24 mars 1865, la contre-guérilla mexicaine du colonel Prieto fut écrasée et détruite à Tula, et il ne resta plus au parti impérialiste, dans tout le Tamaulipas, que les villes de Tampico et de Matamoros. Encore Mejia était-il serré de près dans cette dernière par les forces libérales.

Pendant tout ce temps, le général Douay était resté à Guadalajara, occupé à organiser le pays, et déjà s'accentuait son désaccord avec le général en chef. Celui-ci, peu scrupuleux parfois dans le choix des moyens et surtout dans celui des personnes, avait envoyé comme fonctionnaires à Guadalajara et dans les environs, des gens peu recommandables. Un certain Castellanos avait été nommé commandant militaire à Teotitlan ; un individu de l'entourage de Bazaine, nommé Savignon, avait été installé à Guadalajara même, en qualité de commandant de la gendarmerie. Castellanos ayant été arrêté sur la dénonciation des habitants de Teotitlan, comme chef de bandits convaincu d'assasinats, de vols et de viols, puis relâché sur la réclamation du préfet, le général Tovar, commandant les troupes mexicaines alliées, écrivit au général Douay : « Castellanos a donné 20,000 fr. pour recouvrer » sa liberté. Le secrétaire du préfet et le commandant de la » gendarmerie sont arrêtés à leur tour comme ayant accepté » cet argent, et travaillé à faire échapper Castellanos. » Ce fait particulier n'est qu'un exemple parmi cent du même genre qui se passaient alors au Mexique.

Le général Douay avait en face de lui un groupe encore assez important, sous les ordres d'Uraga, le général qui, le premier, avait commandé l'armée dite d'Orient, lors du débarquement des troupes de l'amiral Jurien de la Gravière, et s'était toujours distingué par sa modération. A la suite d'une lettre très flatteuse du général Bazaine, ce général, dégoûté d'ailleurs de combattre à côté d'hommes tels que Rojas et Gutierez, fit sa soumission à l'empire, et fut nommé conseiller d'Etat par l'empereur Maximilien ; il en fut de même des généraux Vidaurri et Quiroga, que nous avons vus se réfugier aux Etats-Unis, chassés, le premier, par les

troupes de Juares, le second, par les événements de Matamoros.

En se rangeant du parti de l'empire, Uraga n'entraina pas avec lui sa division, dont les officiers signèrent une protestation formelle contre la monarchie. Il fut même menacé par eux d'être arrêté, et se sauva, sous l'escorte d'une centaine de cavaliers, pour traverser les lignes de la division Marquez. La perte de l'influence d'Uraga tenait surtout à ce que sa grande réputation de probité venait d'être très fortement compromise, lorsqu'on avait su qu'il avait déposé chez les négociants allemands de Colima une somme de deux cent mille piastres, provenant de ses dilapidations. Deux autres généraux se partagèrent son commandement : c'étaient Etchegarray et Arteaga, réduits à l'impuissance, faute de pouvoir sortir de l'espace étroit dans lequel ils étaient enfermés entre les montagnes du Michoacan et la mer. Ils cherchaient vainement à se frayer une issue : chaque fois que leurs troupes essayaient de percer nos lignes, elles étaient repoussées avec perte ; c'est ainsi que le 3 août, le colonel Clinchant, commandant la ligne des avant-postes de Guadalajara, battit complètement, au Chifflon, un corps de quatre bataillons qui cherchaient à passer du côté de Cocula. Il tua à ce corps environ 200 hommes, lui prit 6 canons et lui fit de nombreux prisonniers. Dans ce combat, le sous-lieutenant Archambault, du 12e chasseurs, fut grièvement blessé, en se jetant hardiment, avec son peloton, sur le flanc de l'ennemi. Il fallait cependant en finir avec ces rassemblements ; le général Douay reçut l'ordre d'agir de concert avec Marquez, pour prendre possession de Colima et du port de Manzanillo.

La distance de Guadalajara à Colima est de soixante-quinze lieues : le général Douay partit le 18 octobre de Guadalajara, marchant directement sur Colima. Une colonne légère, sous les ordres du colonel Clinchant, à laquelle étaient adjoints plusieurs corps mexicains, flanquait sa droite, tandis que le général Marquez, partant de Zamora, devait couvrir sa gauche avec 1,500 fantassins, 300 cavaliers et quelques pièces d'artillerie, et se dirigeait sur Colima, par la route de Los Reyes. La route présentait les plus grandes difficultés : coupée par d'énormes barrancas, d'une profondeur de dix-sept cents mètres, dont les parois sont à pic, elle n'est, sur

une longueur de sept à huit lieues, qu'un étroit sentier de chèvres. Les libéraux s'étaient fortement retranchés derrière les barrancas; le général Douay laissa en face d'eux, pour les amuser, une colonne légère, et faisant un grand détour sur la gauche avec le gros de ses forces et l'artillerie de montagne, il arriva, en deux jours, sur les derrières des barrancas, à Tonila, petite ville située à huit lieues au nord de Guadalajara. Ce mouvement tournant, à travers des montagnes en apparence impraticables, présenta lui-même des difficultés inouïes. Une trentaine de mulets tombèrent dans les ravins et se tuèrent sur les rochers; il fallut traverser le Rio-Grande de Tamazula, qui se jette à la mer, au sud-est de Colima, torrent de cinquante mètres de largeur et de deux mètres cinquante de profondeur, avec un courant très rapide et des berges de plus deux cents mètres de hauteur. Le passage fut long et pénible, mais il s'opéra sans autre accident que quelques mules entraînées par le courant avec leur charge.

Arrivé à Tonila, le général dut accorder trois jours de repos à ses troupes; pendant ce temps, l'ennemi, se voyant tourné, abandonna son artillerie et se retira vers l'ouest dans une véritable débandade. D'autre part, une avant-garde de trente chasseurs du 12e régiment, faisant partie des troupes du colonel Clinchant, avait rencontré, dans les environs de Cocula, la bande de Gutierez, forte de 300 cavaliers; le sous-lieutenant Castagnié (1), soutenu à distance par la compagnie franche, chargea l'ennemi et le mit en pleine déroute.

Le général Douay arriva le 5 novembre à Colima, puis il se remit sur trois colonnes à la poursuite d'Arteaga. Le trajet présentait des difficultés plus grandes encore que celles de la marche sur Colima; il fallut longer le versant sud du volcan, à travers un chaos de précipices, de ravins et de torrents, dans l'impossibilité la plus complète d'avoir aucune nouvelle de l'ennemi. Arrivé dans la riche vallée d'Autlan, le général Douay apprit qu'Arteaga avait plus de deux jours de marche d'avance sur lui et qu'il se dirigeait vers le pâté de montagnes qui sépare Colima de l'embouchure du Rio-Grande. Les troupes redoublèrent d'ardeur

(1) Mort récemment général de brigade.

dans l'espoir d'atteindre bientôt l'ennemi. Mais tout à coup on apprit qu'Arteaga, par une marche hardie et rapide, avait tourné le flanc droit de la colonne en descendant, par des pentes à pic, dans la vallée de Guadalajara. Le chef libéral avait, en effet, coupé la ligne des avant-postes entre Cocula et Ameca, et se dirigeait à marches forcées vers l'est; le général Douay, tournant à droite, se lança à son tour dans les montagnes, mais lorsqu'il arriva dans la vallée, Arteaga avait sur lui quinze lieues d'avance. Le pays qu'il traversait était déjà occupé par les bandes de Rojas et de Gutierez qui disposaient de 800 hommes et de deux pièces d'artillerie : ces bandes avaient failli enlever le général impérialiste Rivas, qui n'avait été dégagé que par l'arrivée de la compagnie de gendarmes du capitaine Berthelin. Celui-ci tua une centaine d'hommes à l'ennemi et lui enleva un canon avec 50 prisonniers.

Le général Neigre, qui commandait à Guadalajara, inquiet pour les détachements disséminés dans la plaine, leur donna ordre de se replier sur Santa-Anna-Amatlan, et envoya pour les soutenir une colonne de 300 hommes, sous les ordres du lieutenant-colonel Lepage des Longchamps. Un détachement, fort de 80 hommes, qui s'était mal éclairé, fut enlevé dans la nuit du 16 au 17 mai. Le lieutenant-colonel Lepage ralentit sa marche pour attendre le général Douay, qui avait dirigé sur trois chemins parallèles trois colonnes commandées par le lieutenant-colonel Cottat, le lieutenant-colonel de Potier et le colonel Clinchant. Cette dernière, forte de 250 zouaves, un escadron du 12e chasseurs et deux pièces de montagne, dépassa les autres, et gagnant les Mexicains de vitesse, les atteignit, le 21 novembre au soir, à Jiquilpan; le général Arteaga se trouvait là avec 4,000 hommes et vingt pièces de canon; le colonel Clinchant, campé à une lieue et demie de là, fit reposer ses hommes pendant quelques heures et se mit en marche au milieu de la nuit pour aborder l'ennemi sur le plateau de Jiquilpan. Son avant-garde délivra d'abord le détachement fait prisonnier quelques jours auparavant, puis les cinq compagnies de zouaves gravirent la hauteur pour aborder l'ennemi. Enveloppées par 4,000 hommes, ces cinq compagnies se trouvaient dans la position la plus difficile, lorsque le 6e escadron du 12e chasseurs, commandé par le capi-